



© REK PRODUCTIONS NOVO ARTURO FILMS Photos : Suma Sieff

Monsieur Batignole

OLIVIER GRANIER
DOMINIQUE FARRUGIA
et GÉRARD JUGNOT

présentent

Monsieur Batignole

Un film de
GÉRARD JUGNOT

Scénario

GÉRARD JUGNOT - PHILIPPE LOPES CURVAL

Dialogue

PHILIPPE LOPES CURVAL

Durée : 1h40

SORTIE NATIONALE LE 6 MARS 2002

DISTRIBUTION :
BAC DISTRIBUTION
10, avenue de Messine
75 008 Paris
Tél. : 01 53 53 52 52
Fax : 01 53 53 52 53

PRESSE :
Moteur !
Dominique Segall
Laurent Renard
36, rue de Ponthieu
75 008 Paris
Tél. : 01 42 56 95 95
Fax : 01 42 56 03 05

www.mrbatignole.com



SYNOPSIS

Paris, juillet 1942.

C'est une époque facile pour personne.

Edmond Batignole, un homme ordinaire, petit commerçant de son état, tente de survivre comme tant d'autres. Il peut aussi se laisser entraîner par son entourage et sa lâcheté sur les pentes de l'infamie jusqu'à ce que celle-ci le rattrape et lui saute au visage sous les traits de Simon, un petit enfant juif...

INTERVIEW GÉRARD JUGNOT

Comment vous est venue l'idée de ce film ?

Dans tous les films que j'ai réalisés, je me suis projeté dans un contexte, ou une histoire précise. J'avais déjà cette volonté pour PINOT, SIMPLE FLIC ou UNE ÉPOQUE FORMIDABLE. Je me demande toujours ce que ça fait que d'être dans la peau d'un autre et comment je réagis si je n'étais pas Gérard Jugnot mais un flic, un SDF ou, dans ce cas précis, un petit commerçant pendant la dernière guerre. Je suis passionné par l'histoire en général et par cette période en particulier. Dans ma jeunesse, j'ai été bercé par FORTUNAT, LA TRAVERSÉE DE PARIS, L'ARMÉE DES OMBRES. La plupart des cinéastes français ont fait, ou font un jour ou l'autre, un film sur cette période. C'est une époque qui n'est pas refermée, qui a profondément marqué ceux qui l'ont vécue dans la réalité ou aux travers des nombreux documentaires et fictions. Lorsqu'on a tourné à Paris, les gens étaient bouleversés de voir des drapeaux nazis, des acteurs en uniforme allemand. Pourquoi ? Il y a pourtant eu d'autres guerres, tout aussi meurtrières. Les explications, on peut les trouver dans la déportation massive des juifs et aussi dans le fait que, pour la première fois, la France a été occupée par une armée étrangère avec laquelle beaucoup, de gré ou de force, ont collaboré. Cette période, c'est une plaie qui gratte et qu'on n'arrive pas à guérir.

Votre personnage récurrent de petit bonhomme franchouillard qui se retrouve par hasard au centre d'événements qui le dépassent, évolue de film en film. Ici, Edmond Batignole, charcutier-traiteur, devient carrément un héros alors qu'au départ il se fiche de ce qui se passe autour de lui, il ne pense qu'à profiter...

Dans beaucoup de mes films, les personnages que j'incarne sont assez passifs, ils se laissent balloter. Mais dans tous, je cours à la recherche de l'héroïsme et de la dignité, je cherche à comprendre pourquoi et comment on devient quelqu'un de bien ou pas. Là, Edmond Batignole, est obligé de



prendre un parti et d'agir. Pour autant a-t-il vraiment choisi de le faire ? Quand on lui fait remarquer qu'il est très courageux, il répond : "c'est un hasard". Mon grand-père maternel était boucher. Il a beaucoup compté dans ma vie. Il a fait faillite en 1947. Il y a peu de temps, j'ai réalisé que pour faire faillite pendant la guerre quand on était dans l'alimentation, il fallait vraiment s'être mal démerdé... Cela me l'a rendu encore plus sympathique. J'en ai parlé à ma mère qui, elle, trouvait ça moins sympathique, et pour cause : elle avait souffert de privations, de la justesse financière et sociale de sa famille. Elle m'a répondu très spontanément, sans aucune férocité : "Oh, il n'a jamais su se débrouiller. Pourtant, à l'époque il y avait de quoi faire...". C'est en pensant à lui que j'ai réalisé ce film.

Vous croquez toute une galerie de personnages savoureux. Certains sont des salauds, d'autres plus en demi-teintes, évoluent selon les circonstances, comme la concierge qui, malgré elle, sauve les deux petites filles, cousines de Simon...

Ce qui me fascine dans les périodes troublées, c'est qu'on se pose obligatoirement des questions morales sur les personnages qu'on rencontre. Qui sont-ils ? Peut-on leur faire confiance ? On ne sait jamais de quel côté les gens vont basculer. J'ai poussé le paradoxe jusqu'à faire jouer des gentils par des acteurs au physique inquiétant et des méchants par des visages sympathiques ; ça m'a beaucoup amusé. Monsieur Batignole a l'air jovial. Il ne l'est pas tant que ça. C'est un faible. Il y a eu toute une époque dans le cinéma, où tous les Français étaient résistants-réconciliation gaulliste oblige. Ça a duré jusqu'au CHAGRIN ET LA PITIÉ en 1969. On se demande d'ailleurs comment on a pu perdre la guerre avec tous ces héros. Puis il y a eu une deuxième période, dans les années 1970, où tout le monde était salaud, collabo. Aujourd'hui, on a plus de recul. On sait qu'il y a eu 10% de héros, 10% de vrais salauds et le reste qui attendait que ça passe, qui essayait de survivre et de manger. Les jeunes avaient envie de vivre leur jeunesse et tentaient de s'amuser comme la fille de Batignole, sans trop réfléchir à ce qui se passait. Quand, au début la cliente, caustique, balance à Batignole : "quand on y pense, quand même...", il répond "Faites comme moi, pensez pas trop". Beaucoup se sont réfugiés dans la légalité : comme le dit le lieutenant à la fin du film, "la loi, c'est la loi". Même si elle est inique. D'autres enfin se sont montrés formidables.

Pierre-Jean, critique à "Je suis partout", collabo, antisémite, est, lui, une franche ordure.

Oui, et une ordure intelligente par rapport à d'autres personnages plus bêtes que méchants. A ce propos, je tire mon chapeau à tous ces acteurs épatants qui ont plongé dans ces rôles pas faciles sans coquetteries de comédien (Jean-Paul Rouve, Michèle Garcia, Ticky Holgado, Philippe Du Janerand ou Hubert Saint-Macary, entre autres...). Je voulais essayer de comprendre comment les gens pouvaient collaborer à ce point là.



Globalement la population avait un sentiment anti-boche qui venait de la guerre de 14. Batignole, comme beaucoup, a fait la guerre, vingt ans auparavant, c'est même très important dans sa vie, il en parle abondamment. Mais il y avait aussi de vrais collaborateurs, comme Pierre-Jean, qui voulaient laisser faire les Allemands dans leur travail de "purification" et ensuite reconstruire un pays "propre". 1942, l'époque à laquelle se passe le film est une date-clé, c'est celle des grandes rafles qui suscitèrent les premières réactions populaires.



Pour parler de la guerre et de l'héroïsme malgré soi, vous auriez pu faire de votre Batignole un résistant, un poseur de bombes. Pourquoi avoir choisi d'en faire un sauveur d'enfants juifs, destinés à être déportés ?

Je voulais voir comment un type sans conscience, qui ne voulait surtout pas savoir, allait réagir face à une situation dramatique qui lui était imposée. J'ai choisi qu'il réagisse dans le bon sens parce que je veux faire un cinéma qui donne de l'espoir. Le film ne raconte pas une histoire vraie, mais c'est sans doute l'histoire que j'aurais voulu voir arriver à mon grand-père. Ou à moi si j'avais vécu à cette époque. Il se prend d'un seul coup l'infamie en pleine figure, sous les traits de Simon, le petit garçon qu'il va aider. Il se demande alors comment faire pour sauver l'enfant et surtout comment faire pour se sauver lui-même. Comment retrouver une dignité perdue.

C'est évidemment plus facile de sauver un enfant...

Au départ, je voulais confronter mon personnage avec un adulte juif et jouer sur l'antagonisme des deux cultures et la culpabilité. Une espèce de GRANDE VADROUILLE juive-goy. On a creusé longuement avec Philippe Lopes Curval qui a co-écrit le scénario (c'est le quatrième). On ne trouvait pas. Le film n'a vraiment pris forme qu'au bout d'un mois, quand on a remplacé l'adulte par un enfant. C'était beaucoup plus fort. Ce premier obstacle passé, le film s'est écrit très vite, presque violemment. Philippe est un collaborateur précieux. Notre manière de travailler est toujours la même : on parle, je rêve en gros de scènes, Philippe se remplit du sujet et ensuite il part accoucher dans son coin. Ensuite, je reviens constamment dessus avec lui. Le travail sur l'écriture ne se termine qu'à la fin du mixage. C'est une matière très vivante. En faisant jouer Simon et les deux petites filles, je me suis sans arrêt demandé comment on avait pu mettre sciemment tous ces enfants dans des wagons à bestiaux, puis dans des camps et ensuite dans des chambres à gaz. Je trouve ça inimaginable. Comment a-t-on pu laisser faire ça ? Est-ce que vraiment on ne pouvait pas savoir ? C'est la question que je pose tout le long du film. On pouvait pas savoir, mais on aurait pu se douter. Ça arrangeait tout le monde. C'est le sens de cette scène dans la chambre de bonne, où Batignole dit au gamin que les grandes personnes sont envoyées en déportation pour casser des gros cailloux et les enfants, des petits cailloux. Le regard de l'enfant suffit en un instant à lui faire prendre conscience de la stupidité de sa réponse.

Au début, Batignole, c'est LE VIEIL HOMME ET L'ENFANT. A la fin, c'est MONSIEUR KLEIN. Pris pour un juif par erreur, il va jusqu'à s'identifier au personnage qu'on veut lui faire endosser, en pleine empathie avec les victimes...

Empathie ! Cette identification bienveillante... c'est le mot que je cherche depuis longtemps. Il y a un "outing" assez étrange dans la scène de la gendarmerie. Batignole se met dans la peau d'un juif pour comprendre, exactement comme moi, je me glisse dans la peau des autres pour comprendre le monde. Ce n'est peut-être pas forcément la meilleure analyse historique, mais c'est la mienne. C'est aussi la raison qui me fait

jouer dans mes propres films. En 1940, si vous n'étiez ni juif, ni communiste, ni résistant, il n'y avait pas grands risques. La France avait signé l'armistice. Si j'avais été acteur, moi, Gérard Jugnot, j'aurais pu continuer à jouer. Mais l'aurais-je fait ? Ce qui est beau dans la démarche de Batignole, c'est qu'il n'était pas obligé de sauver les mômes, ni de partir avec eux. Tout au long du film, il se dit "Nom de Dieu, c'est sur moi que ça tombe, comment je vais m'en débarrasser ?". Mais il continue quand même. On dirait même qu'il se met délibérément dans les situations qui l'obligeront à bien agir. C'est peut-être ça ma définition du courage : comme celui-ci est hasardeux, il faut se mettre dans la situation de l'obligation.

Comment avez-vous procédé pour vous documenter ?

Il y a des années que je m'intéresse à cette période, j'avais déjà fait pas mal de recherches. Avec Philippe Lopes Curval, nous avons beaucoup lu : des ouvrages historiques mais aussi des romans. Nous avons fait un gros travail de documentation, en visionnant les films pris à l'époque et surtout en réunissant un gros dossier de photos (les moins connues possibles). C'est une idée de mon assistant, Hervé Ruet, très féru de l'époque. On appelait ça : la boîte à chaussures. C'était une sorte de bible, de référence de l'époque 1942 pour éviter de s'inspirer de toute l'imagerie cinématographique de fiction que tout le monde a en mémoire. Je voulais essayer de revenir aux sources. Constamment, avec Jean-Louis Poveda, mon chef déco, avec Martine Rapin, aux costumes ou avec Gérard Simon, à la lumière (et avec tous les autres : maquillage, coiffure, accessoires...) on se référait à ces documents. Les scènes de gare avec les figurants, les squares transformés en jardin potager, l'orchestre allemand dans la rue, les fêtes, les cafés, ces deux femmes qui passent en souriant parce que c'est l'été, mais qui portent tout de même l'étoile jaune : nous n'avons rien inventé ; nous avons essayé d'être le plus précis possible dans les décors, et dans les moindres détails. Les entrepôts où l'on classait et rangeait les biens des juifs ont bel et bien existé. A Morteau, nous avons trouvé une gare sublime, qui n'avait pas changé depuis la guerre. Par chance, nous sommes tombés sur un collectionneur de trains qui nous a débrouillé une locomotive à vapeur datant de 1941, ce qui était très compliqué à trouver.

On peut raconter des choses fausses dans un film. Dans ce genre de récit, concernant le contexte historique, on ne peut pas. Il faut faire attention.



Aviez-vous dans l'idée de faire un film pédagogique, s'adressant au plus grand nombre et particulièrement aux enfants ?

J'aime le cinéma d'auteur grand public. Pour moi, les films réussis captivent toutes sortes de gens à des niveaux différents. On peut parler de choses compliquées simplement (ce qui ne veut pas dire d'une manière simpliste). Avez-vous remarqué que dans vos études ce n'était pas forcément les professeurs des matières dites faciles qui se révélaient les plus passionnants. On a tous en mémoire un prof de physique qu'on adorait qui éclipsait un prof de musique chiant. Je pense que, plus ce qu'on raconte est compliqué, plus il faut épurer, clarifier et passionner. Je fais du cinéma, du spectacle. C'est important de faire rire avec de la vie, du pittoresque, et en même temps d'émouvoir. Je crois que l'émotion qu'on ramène chez soi peut vous permettre de réfléchir. J'aime la démarche du film de Benigni LA VIE EST BELLE : la compréhension du monde par le rire et l'émotion.



Sacha Guitry remarquait qu'on ne pleurait jamais en lisant les journaux alors qu'ils étaient remplis de choses affreuses et tristes, mais que, par contre, on pouvait s'apitoyer et compatir à des personnages de fictions interprétés par des acteurs absolument pas concernés dans leur vie par ce qu'ils jouaient. C'est le paradoxe de ce métier. Je ne crois pas que la fiction démobilise, elle arrondit les angles pour faire passer la pilule. Je trouve important que le plus grand nombre l'avale cette pilule, en particulier sur ce sujet. J'ai vu *LA LISTE DE SCHINDLER* avec des enfants emmenés par leur professeur. Au début, ils ont commencé à se marrer et ensuite ils ont été scotchés, sans doute plus que s'ils avaient lu n'importe quel article sur le sujet. Je ne suis pas sûr qu'on les retrouve tout de suite au Parc des Princes en train de faire le salut nazi dans les tribunes. Et puis, il est important de revenir en arrière, de regarder dans le rétroviseur pour bien conduire et pour comprendre l'époque dans laquelle on vit. C'est bien de pouvoir le faire aussi avec des films. Moi, je me sers de la petite histoire pour avoir une vision de la grande.

Vous avez le sentiment d'évoluer dans votre façon de réaliser ?

Ce film est, j'espère, plus rond, plus abouti. Je fais partie de ces gens qui pensent qu'un travelling qui se voit est un travelling raté... Il y a beaucoup à dire sur l'éternel "savoir faire et faire savoir...". Mais il y a aussi la chance de faire un film historique. Dans une telle reconstitution, tout doit être contrôlé : les costumes, les décors, le plus petit accessoire, le figurant le plus éloigné ou la moindre voiture au fond. Une direction artistique globale et de tous les instants, d'autant plus importante que je suis revenu au format scope que j'avais abandonné à cause de la lourdeur des anciens objectifs. Mais la forme reste néo-classique. Je revendique l'héritage de ce cinéma, qui m'a fait aimer ce métier : les films de Becker, Clouzot, Duvivier, Melville. Ce cinéma est un cinéma de garde, il n'a pas beaucoup de rides. Ma petite musique personnelle, que j'essaie toujours d'approfondir, c'est ce mélange de genres, le rire et les larmes, la drôlerie et l'émotion. Je cherche toujours à installer les choses dans la vérité, à leur donner un sens, avec des moments de tension, cassés par du burlesque. Je fais cela depuis un petit moment déjà, et j'ai l'impression de persister et de signer.

Les enfants sont très justes et notamment Simon : c'est un enfant gâté, pénible. Vous avez évité l'angélisme obligé de l'enfance...

Il y a un rapport de classe entre Simon et Batignole. Le petit est un fils de bourgeois, son père est médecin, c'est un gosse sinon de riche, du moins gâté. Sous prétexte que Simon est une victime, je ne voulais pas en faire un petit ange. Il pourrit la vie de Batignole même si, par moments, il est aussi très attachant. Comme Batignole n'a pas fait d'études et que le gamin est cultivé et intelligent, les rôles sont souvent inversés. Batignole devient un même qui apprend et l'enfant devient un adulte. Nous avons ajouté les personnages des deux petites filles pour compliquer un peu le récit : à vouloir se débarrasser d'un, il lui en arrive deux autres. Dans la deuxième partie du film qui se passe dans le Haut Doubs, il est clair que quand les enfants jouent aux adultes, la guerre n'est pas loin. Caprices, jalousies et enfantillages débouchent sur un des moments les plus dramatiques du film. L'enfant reste toujours le père de l'homme... C'est une allégorie guère optimiste, je vous l'accorde.

Vous aimez bien tourner avec des enfants ?

J'ai fait beaucoup de films avec des enfants. Ils se dirigent différemment mais ils comprennent au quart de tour. Avant tout, il est important qu'ils soient de bons acteurs. D'instinct. Les enfants savent jouer ou pas. Le petit Jules Sitruk qui joue Simon, je l'avais repéré depuis longtemps. C'est un pro. Il a une mobilité de jeu surprenante. J'avais besoin d'un œil vif. C'est une boule d'intelligence. J'ai juste travaillé avec lui l'écoute, les regards. Les enfants même bons acteurs ne savent pas toujours écouter (chez les adultes, c'est à ça également que je juge les acteurs...). Les petites filles, je les ai trouvées par auditions. Quand à Martin, je l'ai rencontré par hasard dans le Haut Doubs. Il est venu nous demander des autographes, puis il a demandé à faire un essai : il s'est montré si épatant que je l'ai engagé. J'ai emmené tous ces petits Parisiens voir les vaches, se rouler dans la bouse. C'était marrant. Avec les enfants, on retrouve le plaisir de notre métier d'acteur : on joue. J'ai eu un grand bonheur à les diriger, comme d'ailleurs à faire ce film.

Et les comédiens adultes ? Vous avez particulièrement soigné les seconds rôles...

La plupart sont des gens que je connais, avec qui j'ai déjà joué et tourné. Je soigne beaucoup les seconds rôles parce que j'en ai été un moi-même. Et puis tous ces personnages, jusqu'aux plus petits, donnent de la chair au film. Cela me semble évident : dans une musique toutes les notes sont importantes. Je ne laisse rien passer dans ce domaine et je peux multiplier les prises (Kodak m'en remercie...) jusqu'à ce que j'obtienne cette justesse. Il m'arrive même de faire des rustines en post-synchro pour être satisfait.

Au départ, vous vouliez appeler le film : "On ne pouvait pas savoir..."

C'était un titre qui ne se retenait pas et puis, surtout, il était dangereux. Ça faisait donneur de leçons, ce que je ne voulais surtout pas être. Je ne généralise pas. Je raconte le destin d'un homme. Les points de suspension sont très importants et on ne pouvait pas prendre le risque qu'ils soient supprimés, ce qui donnait un tout autre sens à la phrase. Batignole, c'est le nom du personnage. C'est l'histoire de sa dignité retrouvée. Comme dirait Ticky Holgado dans MEILLEUR ESPOIR FÉMININ : alors là, je dis "Monsieur" Batignole... Le titre s'est imposé.



FILMOGRAPHIE GÉRARD JUGNOT
(RÉALISATEUR)

- 1984 PINOT SIMPLE FLIC
1985 SCOUT TOUJOURS...
1988 SANS PEUR ET SANS REPROCHE
1991 UNE ÉPOQUE FORMIDABLE
1993 CASQUE BLEU
1996 FALLAIT PAS...!
2000 MEILLEUR ESPOIR FÉMININ
2001 MONSIEUR BATIGNOLE



LISTE TECHNIQUE

Directeur de la photographie	GÉRARD SIMON, A.F.C.
Cadreur	NICOLAS HERDT
1 ^{er} assistant réalisateur	HERVÉ RUET
Chef décorateur	JEAN-LOUIS POVEDA
1 ^{er} assistant décorateur	JEAN-PIERRE LEMOINE
Ensemblier	JACQUES AUCOMTE
Créatrice de costumes	MARTINE RAPIN
Chef costumière	ANNIE THIELLEMENT
Scripte	LAURENCE COUTURIER
Directrice de casting	FRANÇOISE MENIDREY
Casting figuration	SANDRA MAINGUENE
Chef monteuse	CATHERINE KELBER
Chef opérateur du son	MICHEL KHARAT
Chef monteur son	JEAN GARGONNE
Mixeur	CLAUDE VILLAND
Chef maquilleuse	LUCIA BRETONES MENDEZ
Chef coiffeur	GIL ALLAN
Coiffeuse	RACHEL ABOULKHEIR
Chef électricien	PATRICK REBATEL
Chef machiniste	FRANÇOIS TILLE
Photographe de plateau	SONIA SIEFF
Régisseur général	RICHARD NATAF
Directeur de production	CLAUDE PARNET

Musique originale composée par KHALIL CHAHINE

© 2002-RF2K PRODUCTIONS /TURKHOISE

Produit par OLIVIER GRANIER
DOMINIQUE FARRUGIA
et GÉRARD JUGNOT

LISTE ARTISTIQUE

JULES SITRUK	Simon BERNSTEIN
GÉRARD JUGNOT	Edmond BATIGNOLE
MICHÈLE GARCIA	Marguerite BATIGNOLE
JEAN-PAUL ROUVE	Pierre-Jean LAMOUR
ALEXIA PORTAL	Micheline BATIGNOLE
VIOLETTE BLANCKAERT	Sarah COHEN
DAPHNÉ BAIWIR	Guila COHEN
GÖTZ BURGER	Colonel SS SPREICH
ELISABETH COMMELIN	Irène
HUBERT SAINT-MACARY	Lieutenant de gendarmerie
NADINE SPINOZA	Rachel BERNSTEIN
DAMIEN JOUILLEROT	Martin
PHILIPPE DU JANERAND	Administrateur
MARIE-GAËLLE CALS	Edwige
FLANNAN OBE	Paul
KARINE PINOTEAU	Infirmière train
DIDIER LAFAYE	Indic village
DANIEL MARTIN	Brigadier Albert
CHRISTOPHE ROUZAUD	Curé village
SYLVIE HERBERT	Concierge Montmartre
ROLAND MARCHISIO	Gardien dépôt
ARTHUR JUGNOT	Arthur
ERIC CIVANYAN	Le galeriste
MICHEL DODANE	Voisin train
KARINA MARIMON	Voisine train

Avec la participation de

TICKY HOLGADO dans le rôle de Lucien MOREL
SAM KARMANN dans le rôle de Max BERNSTEIN
JEAN-MARIE WINLING dans le rôle de Sacha GUITRY

